

La *Boulangerie*
Ménard

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La boulangerie Ménard / Marie-France Daigle

Nom : Daigle, Marie-France, 1964- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220023158 | ISBN 9782897838065

Classification : LCC PS8607.A313 B68 2023 | CDD C843/.6—dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-FRANCE DAIGLE

La *Boulangerie*
Ménard



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À la douce mémoire de ma
très chère tante Cécile*

1

New Liverpool, 1907

L'aube pointait à peine quand Charlotte, debout devant la fenêtre de sa chambre, fixait avec impatience la maison d'en face. C'est qu'elle espérait y voir Édouard en ressortir. Six jours par semaine, à sept heures tapantes, il partait travailler au moulin. Son cœur s'emballa lorsqu'elle vit la porte d'entrée s'ouvrir sur le jeune homme. En enfourchant sa bicyclette, il leva les yeux vers elle et lui envoya la main. Gênée d'avoir été vue en train de l'épier, elle s'écarta précipitamment de la fenêtre.

— Charlotte est en amour, chantonna Delphine, qui se tenait derrière sa sœur.

Celle-ci sursauta. Elle ne l'avait pas entendue arriver.

— Tu dis n'importe quoi!

— Oh! Édouard, mon beau Édouard..., se moqua Delphine en s'enlaçant, puis en virevoltant sur elle-même.

Charlotte éclata de rire en regagnant le lit.

— Dormons encore un peu, il est trop tôt pour se lever.

Delphine la rejoignit en tirant les couvertures sur son côté du lit; cela eut pour effet d'irriter sa sœur, qui les tira à son tour vers elle. S'ensuivit une bataille d'oreillers, qui dégénéra vite en un fou rire tonitruant.

La porte de la chambre tourna alors à toute volée sur ses gonds. Joséphine, l'aînée de la famille, en chemise de nuit et en furie, toisa ses sœurs avec colère.

— Avez-vous fini de faire tout ce boucan ? leur dit-elle, d'une voix agressive. Même Adèle, qui dort d'habitude comme une bûche, s'est réveillée.

— T'as juste à te boucher les oreilles, répliqua Delphine.

Joséphine la fusilla du regard. D'un geste rageur, elle pivota sur elle-même et disparut en claquant la porte. Cela eut pour effet d'accentuer le fou rire des deux sœurs, qui se recouchèrent sans pouvoir se rendormir.

Durant le reste de la journée, Charlotte n'eut guère le temps de rêvasser à Édouard, car sa mère lui avait dicté les tâches ménagères à accomplir. Devant la cuve destinée à laver les vêtements, la jeune fille marmonnait son mécontentement. Elle détestait être de corvée de lessive, et Anna le savait pertinemment. C'est à croire que sa mère le faisait exprès, songea Charlotte, maussade. Juste pour avoir le dernier mot et pour lui faire comprendre qui menait à la maison.

Boudeuse, Charlotte empoigna la planche à laver qui se trouvait déjà dans la cuvette remplie d'eau savonneuse. À l'aide d'une brosse de crin, elle frotta énergiquement chaque morceau de tissu. La lessive à peine étendue sur la corde à linge, sa mère lui ordonna d'aider Joséphine à nettoyer les vitres. D'un pas traînant, elle rejoignit sa sœur, qui lui décocha un regard courroucé. D'un ton agressif, l'aînée la mit en garde :

— T'es mieux de pas barioler les vitres. J'ai pas envie de passer derrière toi.

Charlotte évita de répondre à sa sœur. À quoi bon, car celle-ci se faisait un malin plaisir à toujours la critiquer. Un peu plus tard, Joséphine s'en prit à Delphine, qui récurait l'intérieur des armoires de la cuisine.

— Tu tournes les coins ronds, lui reprocha-t-elle, en inspectant le travail de sa cadette.

— Mêle-toi de tes affaires, répliqua Delphine, furibonde. T'es pas ma mère pour me dire quoi faire!

Une fois le ménage terminé, c'est avec soulagement que Charlotte se laissa choir sur une chaise. Le repos fut de courte durée, car Anna lui demanda d'aller chercher des pommes de terre. Elle se releva donc péniblement pour descendre à la cave et rapporter ce que sa mère lui réclamait.

À l'heure du souper, les quatre sœurs arboraient une mine exténuée. Toutes n'aspiraient qu'à une chose, se mettre au lit le plus tôt possible. Quand la vaisselle fut lavée et la cuisine rangée, Charlotte demanda à ses parents la permission de monter à sa chambre.

— Tu mérites de te reposer, acquiesça Joseph. T'as travaillé fort aujourd'hui, ma Charlotte. La maison brille de propreté grâce à toi! Grâce à vous aussi, les filles, précisa-t-il, les yeux affectueusement posés sur le reste de la fratrie.

Le lendemain matin, Joséphine affichait la même attitude querelleuse envers ses sœurs. Elle bouscula Delphine quand elle passa près d'elle. Celle-ci riposta en imitant le geste de sa sœur, tout en l'injuriant.

— Les filles, arrêtez de vous chicaner, leur ordonna leur mère, excédée de les voir encore se disputer. N'attendez pas que je parle à votre père!

La menace eut immédiatement l'effet escompté. Les deux sœurs se turent aussitôt, non sans se lancer des regards furieux.

— Pis dépêchez-vous de manger, ajouta Anna. Monsieur le Curé ne va pas attendre après nous pour commencer sa messe.

Dehors, la chaleur était étouffante pour un mois de mai, et pas un souffle d'air ne remuait les feuilles naissantes.

— Ça me dit que ça va tomber *taleur*, prédit Charlotte, en regardant le ciel voilé de lourds nuages gris.

— Avec cette humidité-là, on va avoir droit à tout un orage, approuva Anna.

Le ciel parut lui donner raison, car un coup de tonnerre retentit.

— Qu'est-ce que vous attendez pour monter dans la voiture ? s'impatienta Joseph. Vous placoterez plus tard.

Joseph fit claquer les rênes sur le dos de sa jument, qui partit aussitôt au trot. À peine eurent-ils atteint la route qu'un éclair zébra le ciel, suivi d'un violent roulement de tonnerre. Le cheval s'affola et se mit à hennir à pleins naseaux. En se cambrant, il menaça de faire basculer la charrette. Tirant solidement sur les brides, Joseph réussit à calmer sa monture.

— Tout doux ma belle, tout doux, l'encouragea-t-il, d'une voix ferme.

— C'est le Bon Dieu qui nous punit, parce que t'as pas dit le bénédicité avant de déjeuner ce matin, lui reprocha Anna.

— C'est pas parce que j'oublie d'en dire un ou deux de temps en temps que c'est un péché mortel, riposta Joseph.

Anna serra son petit chapelet dans sa main et récita mentalement une prière pour que le Seigneur pardonne à Joseph d'avoir omis de réciter les grâces.

Puis ils arrivèrent à l'église sans aucun autre incident. Joseph gara la charrette en bordure de la rue Principale, et les premières gouttes de pluie se mirent à mouiller le sol.

— Grouillez-vous, ordonna-t-il, aidant sa petite famille à descendre du boghei. Dans pas long, le ciel va nous tomber sur la tête.

En général, les femmes et les enfants se dirigeaient vers leur banc dès leur arrivée au temple, tandis que les hommes préféraient s'attarder sur le parvis de l'église pour bavarder, lorsque la température le permettait. Ils en profitaient alors pour se raconter les derniers cancans du village. Par leurs discussions, on pouvait douter que, pour eux, le perron de l'église fût un lieu sacré. Le curé Marchand devait d'ailleurs souvent leur rappeler: «Le balcon de l'église, ce n'est pas comme chez vous. Le Bon Dieu est plus proche que vous le pensez. Faites attention à ce que vous dites.»

Ce matin-là, toute la famille pénétra ensemble dans l'église et fit un signe de croix, après avoir trempé le bout du doigt dans le bénitier. Arrivée à son banc, Anna s'agenouilla en joignant ses deux mains. Elle regarda discrètement autour d'elle, pour s'enquérir des fidèles qui avaient déjà pris place dans l'église. Puis la messe débuta.

Du haut de sa chaire, le curé se lança sans tarder dans un long sermon sur la rédemption et le salut.

— Chers frères, on m'a rapporté le comportement libertin de certaines jeunes personnes qui vont à Saint-Romuald pour participer à des soirées dansantes. En y allant, vous vous exposez à la tentation de suivre la voie du péché. N'ayez crainte,

Dieu vous observe vous trémousser au son d'une musique qui vous fait perdre toute inhibition. Qui vous tente? Le diable! Comment s'y prend-il? En utilisant vos faiblesses. Il ne vous tente pas tous de la même manière. Si vous êtes sensibles au mensonge, il vous mettra toujours dans des situations où vous aurez envie de mentir; si votre péché est la luxure, il vous tentera par des imaginations et des pensées perverses; si vous aimez les querelles, il vous mettra toujours en contact avec des personnes aussi querelleuses que vous et vous poussera à la dispute à chaque occasion. C'est le diable qui vous insuffle des désirs et des pensées mauvaises, dans le but de vous pousser à faire ce qui est mal. Quand vous cédez aux impulsions de la chair, vous péchez, et la mort s'ensuit...

Anna jeta un coup d'œil à son mari, et s'aperçut qu'il dormait.

— Joseph, tu ronfles. Réveille-toi, murmura-t-elle, gênée, tout en lui assénant un léger coup de coude. Tu scandalises les enfants.

— Je dors pas, je médite, se défendit son mari. Pis c'est pas ma faute si les sermons du curé sont endormants.

Joseph, qu'on surnommait Gros Jos en raison de son physique imposant, était considéré comme l'homme le plus fort du village, et cette réputation allait au-delà de son patelin. Ses six pieds trois pouces et ses deux cent soixante livres de muscles inspiraient autant la crainte que le respect. Son caractère agressif et impulsif lui avait valu, par le passé, d'être impliqué dans plusieurs bagarres. Son père disait: «Joseph, il frappe, après il parle». Mais derrière ses manières rudes se cachait un homme bon et dévoué à sa famille.

La pluie tomba toute la journée. Pour passer le temps, les sœurs Paradis s'installèrent dans le salon pour travailler leur broderie. Avec leurs cerceaux sur les genoux, elles piquaient habilement le tissu d'une aiguille pour la faire ressortir de l'autre

côté du cercle. Charlotte, qui n'aimait pas se servir de modèle, laissait son aiguille aller au gré de son inspiration. Terminant de broder son prénom sur une taie d'oreiller, elle entendit la voix autoritaire d'Anna crier de la cuisine. C'était l'heure pour les filles de préparer le souper. Charlotte déposa à regret son travail dans le panier. Une fois le repas terminé et la vaisselle lavée, elle retourna à sa broderie, tandis que ses sœurs décidèrent de jouer aux cartes avec leurs parents.

La nuit venue, Joséphine ne parvenait pas à dormir. Le drap sur la tête, elle sursautait à chaque roulement de tonnerre. Adèle, quant à elle, dormait paisiblement à ses côtés, nullement incommodée par l'orage. Un coup de tonnerre, plus violent que le précédent, éclata si près de la maison que les murs en tremblèrent. Joséphine tressaillit et plaqua ses mains sur son cœur, qui ne pouvait en supporter davantage. Au risque de passer pour une enfant fragile, elle décida d'aller retrouver ses deux autres sœurs, persuadée qu'elles ne dormaient pas, elles non plus. Pour ce faire, elle devait passer devant la chambre de ses parents. Elle remarqua alors une lueur sous leur porte. Elle entendit des éclats de voix étouffées, mais audibles. Curieuse, elle colla son oreille près de la serrure :

— As-tu remarqué que le jeune Édouard tourne autour de notre Charlotte ? dit sa mère. On va devoir l'avoir à l'œil, celui-là !

— Pas juste lui, renchérit Joseph, irrité. Ils tournent tous autour d'elle comme des mouches à *marde*.

— Charlotte est très belle, soupira Anna. J'ai comme l'impression que sa beauté va lui apporter que des problèmes.

S'ensuivit une courte pause, quand Joseph poursuivit :

— Au moins, on n'a pas à s'inquiéter pour Joséphine.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? le questionna Anna.

— Ce n'est pas une beauté, notre Joséphine. Ne me regarde pas comme ça, fit-il, devant le regard courroucé de son épouse. C'est la vérité, et tu le sais. C'est pas demain la veille qu'elle va trouver un mari. Elle va finir vieille fille.

Joséphine resta figée un long moment derrière la porte, tentant d'assimiler ce que son père venait de révéler. Malgré l'orage, elle avait très bien compris les propos de son paternel : il la trouvait laide ! Laide ! La dureté de ces mots la transperçait, la touchait en plein cœur. Un cri de rage autant que de douleur lui échappa presque, qu'elle ravala aussitôt. Puis elle retourna à sa chambre, abandonnant l'idée d'aller retrouver ses sœurs.

Le lendemain matin, elle descendit à la cuisine, les yeux gonflés d'avoir pleuré. Bien plus que l'orage, ce sont les paroles de son père qui l'avaient pourchassée toute la nuit, l'empêchant de trouver le sommeil. Ses sœurs bavardaient entre elles, l'ignorant comme d'habitude ; mais, pour une fois, elle fut contente d'être invisible.

— Tu en fais une tête, lui dit sa mère en voyant sa mauvaise mine. T'es pas malade, au moins ? On dirait que tu as dormi sur la corde à linge.

Joséphine eut envie de hurler : « Oui je suis malade, malade de chagrin ! Parce que mes parents me trouvent laide ! » Au lieu de cela, elle prétextait qu'elle avait mal dormi.

— Tu es toute pâle, insista sa mère, la paume sur son front.

— Maman a raison, approuva Charlotte en l'observant plus attentivement. Tu es blanche comme un linge.

Cette sincérité, plutôt que de lui faire du bien, l'irrita violemment.

— Ça ferait ben ton affaire que je sois malade, l'accusa Joséphine, perfide.

— Voyons, de quoi tu parles ? balbutia Charlotte, désarçonnée. Pourquoi je voudrais que tu sois malade ?

— Joséphine, tu es injuste envers ta sœur, intervint leur mère. Elle s'inquiète simplement pour toi. Regarde, tu la fais pleurer, lui reprocha-t-elle en voyant des larmes sur les joues de Charlotte.

Joséphine fut dévorée de jalousie quand elle vit sa mère prendre Charlotte dans ses bras pour la consoler. À cet instant, son chagrin se transforma en une haine féroce contre Charlotte.

Le mardi suivant, tout en se préparant pour aller l'école, Joséphine s'examina longuement dans le miroir qui surplombait la commode de bois blanc qu'elle partageait avec Adèle. Son visage en lame de couteau était prolongé par un nez busqué. Ce visage ingrat surmontait un corps élancé et maigre. Avant que son père ne la traite de « laide », son apparence ne l'avait jamais complexée. Une brusque bouffée de révolte et de haine l'enflamma ; elle se griffa le visage en hurlant de rage. Alarmée par le tintamarre, Anna monta à l'étage en courant. Elle poussa un cri d'effroi en voyant Joséphine. Celle-ci se tenait debout devant son lit, la figure ensanglantée.

— Joséphineeee..., s'écria-t-elle, bouleversée. Bonne Sainte-Anne, qu'est-ce qui s'est passé ? Viens, que je nettoie ton visage.

Docile, Joséphine se laissa guider jusqu'à la cuisine. Elle se sentait vidée. Vidée de toute pensée, de toute énergie, de toute émotion. Tout en actionnant la pompe à eau, Anna observa sa fille avec inquiétude. Heureusement que ses sœurs étaient déjà en route pour l'école. Elles n'auraient pas supporté de voir Joséphine dans cet état. Surtout Adèle, qui adorait sa grande sœur, malgré ses fréquentes sautes d'humeur.

— Comment tu t'es fait ces blessures? lui demanda Anna d'une voix douce, humectant son visage.

— Je suis tombée dans la haie devant la maison, mentit Joséphine. C'est en me débattant pour me relever que je me suis fait ces égratignures. Quand je me suis vue dans le miroir, j'ai paniqué.

— C'est pas la première fois que je vous dis de faire attention quand vous passez à côté de ce buisson. Les feuilles de houx, ça pique; c'est aussi pire qu'un rosier.

— Je suis désolée, maman!

— Ne t'excuse pas, voyons, c'est pas comme si t'avais fait exprès.

Joséphine détourna le regard, de peur que sa mère ne découvre son mensonge. En réalisant ce qu'elle venait de faire, elle eut honte. Elle éprouva le sentiment de s'être comportée comme une hystérique. Mais les mots cruels prononcés par son père lui faisaient mal, très mal. À ce moment-là, elle avait perdu sa jeunesse, son innocence et ses illusions.

* * *

Charlotte descendait lentement les escaliers, alors que son cœur menaçait de sortir de sa poitrine. Sous son poids, les marches grincèrent. Rendue au rez-de-chaussée, elle poussa un soupir de soulagement. Elle enfila ses chaussures en vitesse tout en lorgnant la volée de marches, de peur d'y voir apparaître quelqu'un. Elle ouvrit lentement la porte d'entrée, puis disparut dans la douceur du mois de juin.

Ce matin, en se rendant à l'école, elle avait vu Édouard qui marchait de long en large devant le couvent. À voir le sourire qui avait illuminé son visage en l'apercevant, elle avait compris qu'il guettait son arrivée. Discrètement, il lui avait glissé un bout de papier dans la main, puis, sans dire un mot, était reparti

immédiatement. La missive lui donnait rendez-vous dans le hangar, chez le jeune homme, à la nuit tombée. Elle avait d'abord hésité à le rejoindre, mais plus les heures avançaient, plus elle était fébrile de connaître la raison de cette rencontre.

Quand elle pénétra dans la grange, Charlotte dut cligner plusieurs fois des yeux pour s'habituer à l'obscurité des lieux.

— Édouard, appela-t-elle d'une petite voix.

Son visage s'éclaira en le voyant s'approcher d'elle, une lampe à huile à la main. La lueur de la flamme nimbait son beau visage. Elle avança vers lui timidement.

— Je savais pas si tu allais venir, lui avoua Édouard.

— J'ai hésité, admit la jeune fille. Mes parents vont me tuer s'ils découvrent que je suis sortie de la maison pour venir te voir.

— Je veux surtout pas que t'aies des problèmes, mais plusieurs fois j'ai voulu te voir seule, et il y avait toujours quelqu'un avec toi. Ce que j'ai à te dire est trop... personnel. La semaine passée, mon oncle, qui est contremaître au pont, m'a demandé de travailler pour lui. Au début, j'ai dit non, parce que je pensais devoir habiter au campement avec les autres ouvriers. Mais quand il m'a dit que le campement était destiné aux travailleurs qui demeurent loin du chantier, j'ai tout de suite accepté. Tu sais, Charlotte, je ne vais pas travailler toute ma vie au moulin pour vingt-cinq cennes par semaine. Mon oncle va m'apprendre le métier, pis un jour, peut-être que je vais le remplacer. Tu imagines la chance que j'ai!

Quiconque demeurait aux abords du pont de Québec ne pouvait observer ce qu'on appelait «la huitième merveille du monde» sans en ressentir un sentiment de fierté. Charlotte avait souvent entendu ses parents dire que, lorsque la première pierre fut posée, ils étaient présents dans les gradins au côté d'une

dizaine de milliers de personnes qui, comme eux, ne voulaient rien manquer de cet événement historique. Plusieurs dignitaires se trouvaient sur les lieux tels que sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Québec, Simon-Napoléon Parent et l'honorable Charles Fitzpatrick, solliciteur général et député fédéral de la circonscription de Québec.

— Il paraît qu'une fois terminé, ça va être le plus long pont du monde, mentionna Charlotte.

— Ben ça veut dire que moi le p'tit Savard de New Liverpool, s'écria Édouard en bombant le torse, je vais pouvoir dire que j'ai travaillé sur le plus long pont du monde.

Puis, reprenant son sérieux, il déposa la lampe à huile par terre et enserra les mains de Charlotte dans les siennes.

— En plus, je vais faire beaucoup d'argent. En tout cas, assez pour te demander de m'épouser. Au début, on va devoir rester avec mes parents, mais je te promets qu'on aura vite notre maison à nous.

— Qu'est-ce que tu viens de dire? lui demanda Charlotte, abasourdie.

Elle vacilla, sous le choc. Avait-elle bien entendu? Édouard, celui qui, depuis sa tendre enfance, hantait ses jours et ses nuits, voulait la marier!

— Demain, j'ai l'intention de demander ta main à ton père. Je t'aime depuis toujours, Charlotte. Je peux plus garder ce secret pour moi.

Il prit son visage entre ses mains et imprima un baiser sur ses lèvres, si doux que Charlotte crut avoir rêvé.

— Est-ce que tu m'aimes aussi? lui demanda-t-il, timidement.

— Oui, souffla-t-elle, le cœur battant.

— Tu fais de moi l'homme le plus heureux de la terre, lui avoua-t-il en l'enlaçant.

— Mon père dit que t'es un bon gars et que t'as du cœur au ventre, lui fit remarquer Charlotte, les yeux pétillants de joie. Il va donner sa bénédiction pour qu'on se marie, j'en suis certaine.

— C'est sûr, blagua Édouard, tout en l'invitant à s'asseoir sur un vieux divan bourgogne. Je suis le meilleur parti du village.

Charlotte éclata de rire, puis, d'un geste spontané, l'embrassa sur les lèvres. Ce dernier, d'abord surpris par l'audace de la jeune fille, répondit à son baiser avec fougue, éveillant en elle des sensations nouvelles et troublantes. Une douce chaleur envahit son bas-ventre, quand les mains d'Édouard se posèrent timidement sur ses seins. Au lieu de le repousser, Charlotte se serra davantage contre lui, sollicitant encore plus de caresses.

— T'es tellement belle, Charlotte, lui murmura Édouard, d'une voix rauque, dans le creux de l'oreille.

Et, au prix d'un effort considérable, il s'arracha à son étreinte, puis lui dit :

— Bientôt tu seras à moi, mais pas ici, pas dans cet endroit. J'aurais l'impression de te manquer de respect et de te déshonorer.

Charlotte savait qu'il avait raison, néanmoins elle aurait souhaité que les câlins se poursuivent. Il avait réveillé en elle un feu ardent, une passion dévorante dont elle ne soupçonnait même pas l'existence le matin même. Il lui brûlait d'en explorer toutes les facettes.

Reprenant ses esprits, elle songea à sa chance. D'ici peu, elle deviendrait M^{me} Édouard Savard ! Malgré la faible lueur que jetait la lanterne, elle pouvait voir la sincérité sur le visage de son

futur mari quand il lui affirma qu'il ferait tout pour la rendre heureuse. L'avenir s'annonçait radieux. Avec un soupir de bien-être, elle posa la tête contre l'épaule d'Édouard. Elle ferma les yeux en rêvant de cet amour naissant, plein de promesses.

Charlotte fut réveillée par les premiers rayons du soleil qui filtraient à travers les portes du hangar. Elle s'était endormie sans même s'en rendre compte. Affolée de voir que le jour s'était levé, elle secoua violemment Édouard, qui dormait à poings fermés.

— Édouard, réveille-toi! On s'est endormis. Ma mère va me tuer! Oh, mon Dieu! Je suis morte. Celui-ci se réveilla en sursaut, clignant des paupières tout en se redressant.

Charlotte se tenait devant lui, terrifiée. Il mit quelques secondes à réaliser où il se trouvait.

— Il est cinq heures trente du matin, dit-il en consultant sa montre. Tout le monde dort encore.

— Non, mes parents sont déjà debout à cette heure-là. Ils se lèvent pratiquement en même temps que les poules, s'écria-t-elle d'une voix étranglée par la peur.

De sa fenêtre, Anna vit Charlotte sortir de la grange des Savard, suivie d'Édouard. La maison de ce dernier faisait face à la sienne. Ce qu'elle vit ne pouvait donc être un mirage. Charlotte secouait sa robe et se passait les mains dans ses cheveux ébouriffés, avant de traverser la rue en courant. Qu'est-ce que sa fille faisait là, aussi tôt le matin? Anna, malgré elle, s'imagina le pire. Sa fille avait fait des choses déshonorantes, honteuses avec le jeune homme.

— Charlotte, arrive icitte tout de suite, l'appela Anna, furieuse, en ouvrant la fenêtre.

Une fois dans la cuisine, la jeune fille préféra feindre l'innocence.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— T'oses me poser cette question ? Je viens de te voir sortir de la grange avec Édouard. Pis t'es-tu vu l'allure ! T'as l'air d'une dévergondée !

— C'est pas ce que vous pensez, maman ! Édouard voulait juste me parler !

Anna, rouge de colère, pointa son index à deux pouces du visage de sa fille.

— Tu mens comme tu respirez !

— Calme-toi, Anna, intercéda Joseph en faveur de sa fille. Si Charlotte dit qu'elle n'a rien fait de mal, c'est qu'elle n'a rien fait de mal.

— Contente-toi de fumer ta pipe, l'invectiva Anna. Quand il s'agit de tes filles, tu vois plus clair. Tu leur donnerais le Bon Dieu sans confession.

Joseph savait par expérience qu'il ne servait à rien d'argumenter avec sa femme, car elle avait toujours le dernier mot. Il se contenta de bourrer sa pipe, l'alluma et reprit place sur sa chaise berçante, tout en lançant un clin d'œil d'encouragement à Charlotte.

— Va dans ta chambre, lui ordonna Anna. Pis t'en sortiras seulement quand je vais te le dire. Amène-toi, Joseph, on va aller faire une petite visite au jeune Savard. C'est pas vrai que c'est juste Charlotte qui va payer pour son péché.

— J'ai du travail à matin, plaida Joseph. La forge va pas marcher toute seule. Vas-y, toi.

— Joseph Paradis, s'écria Anna, les deux mains sur les hanches. Attends pas que je t'amène de force.

Joseph capitula et suivit son épouse, en marmonnant son mécontentement. Ses amis se moqueraient de lui s'ils savaient que le Gros Jos obéissait au doigt et à l'œil à un petit bout de femme comme Anna.

Le cœur lourd, Charlotte monta à sa chambre. Au haut de l'escalier se tenait Joséphine, un sourire mauvais sur les lèvres. Elle n'avait pas manqué un seul mot de la conversation et avait bien l'intention de le faire savoir à sa sœur.

— Tu peux plus faire croire aux parents que t'es une sainte-nitouche, cracha Joséphine avec mépris, tout en lui bloquant le chemin.

— Laisse-moi passer, Joséphine.

Comme elle ne bougeait pas, Charlotte la poussa de toutes ses forces, et Joséphine perdit l'équilibre. La voie ainsi libérée, et une fois dans l'intimité de sa chambre, elle pleura à chaudes larmes. Sa mère ne lui avait pas permis de s'expliquer. Pauvre Édouard ! Comment ses parents allaient-ils réagir ? Vont-ils le croire ou, comme Anna, le condamner sans qu'il puisse se défendre ? Avec un soupir de découragement, la jeune fille s'allongea près de Delphine, qui dormait à poings fermés. Délicatement, pour ne pas la réveiller, elle repoussa une mèche de ses cheveux qui tombait sur son visage.

Charlotte entendit la porte d'entrée se fermer derrière ses parents, puis ce fut le silence dans la maison. Malgré ses angoisses, elle finit par s'endormir, rythmée par le tic-tac de l'horloge de la cuisine. Elle se réveilla en sursaut, réalisant que ce n'était pas un chien qui lui déchiquetait le bras, mais sa mère qui la secouait pour la sortir d'un sommeil agité.

— Réveille-toi, Charlotte, lui dit Anna. Tu fais un cauchemar. On t'entend crier jusqu'en bas.

Celle-ci se redressa dans son lit, l'esprit encore troublé par son mauvais rêve. Lorsqu'elle baissa les yeux sur ses vêtements froissés, les événements du matin lui revinrent péniblement à la mémoire. Un joyeux brouhaha lui parvint du rez-de-chaussée, d'où émergeaient les voix aiguës de ses sœurs.

Charlotte se laissa retomber sur son lit, poussant un soupir de soulagement quand sa mère disparut de sa chambre. Elle avait besoin de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle n'arrivait pas encore à croire qu'Édouard l'aimait. Mais les insinuations et les fausses accusations de sa mère l'empêchaient de savourer pleinement son bonheur. D'ailleurs, elle était surprise que celle-ci l'ait laissée dormir aussi longtemps, car elle n'aimait pas que ses filles paressent au lit. Puis elle se souvint qu'elle était punie. À part la faim qui commençait à la tenailler, cette situation lui convenait parfaitement. Aussi, elle n'avait pas l'intention de ruminer longtemps. Après avoir fait son lit, elle enfila des vêtements propres. Comme elle s'apprêtait à faire ses devoirs, Adèle entra sur la pointe des pieds. Elle lui tendit une tartine, puis chuchota :

— Tu dois avoir faim. Pauvre Charlotte ! Pourquoi tu es punie ?

— Maman m'accuse de quelque chose que j'ai pas fait.

— Je peux le savoir ?

Charlotte préféra éluder la question. Certaines choses ne se disent pas, encore moins à une enfant de huit ans. Elle chassa gentiment Adèle de sa chambre. De toutes ses sœurs, c'est celle qui lui ressemblait le plus. Elle était son portrait craché, avec les mêmes cheveux brun clair et les mêmes yeux marron qui tiraient sur le vert.

— Retourne en bas. Si maman te surprend ici, elle va piquer une sainte colère.

L'après-midi était déjà bien avancée, quand la voix autoritaire de sa mère lui parvint :

— Charlotte, descends. On a de la visite.

Intriguée, la jeune fille se retint pour ne pas dévaler l'escalier. Anna l'attendait en bas des marches et lui ordonna de la suivre à la cuisine. Charlotte eut un mouvement de recul en voyant Édouard et ses parents assis à table. Elle rougit violemment en remarquant le regard bienveillant d'Esther Savard.

— Bonjour, Charlotte, articula-t-elle en plongeant ses yeux bleu pâle dans les siens.

Une femme bien en chair, bonne vivante, aux joues rouges et aux mains potelées, voilà qui était la mère d'Édouard. De nature enjouée, toujours souriante et pleine d'égards envers les autres, elle était la bonté personnifiée.

— Bonjour, madame.

Joseph tira une chaise à sa fille et, d'un signe de tête, l'invita à s'asseoir.

— Bon, commença Anna. Je vais pas passer par quatre chemins. Tout le monde sait pourquoi on est icitte. Votre fils et ma fille ont commis un péché mortel.

— Maman, je vous ai répété qu'il ne s'était rien passé dans la grange. Pourquoi vous me croyez pas ? implora Charlotte d'une voix désespérée.

— Charlotte dit vrai, intervint Édouard. J'aime votre fille et je veux l'épouser. Je lui ai demandé de la voir en cachette, parce que je voulais savoir si elle aussi m'aimait, avant de demander sa main à son père. Pis on s'est endormis ! C'est tout. Je ferais jamais rien de mal à Charlotte.

— Comme je vous ai mentionné ce matin quand vous êtes venus chez moi, intercéda Esther Savard en faveur des jeunes amoureux, je crois Édouard quand il dit qu'ils n'ont rien fait de punissable. Mon fils est un bon gars, et votre fille aussi.

Visiblement, Anna se débattait avec des sentiments contradictoires. Au fond d'elle-même, elle savait que les enfants disaient vrai, mais elle était trop orgueilleuse pour se l'avouer. Sans le savoir, Joseph vint à sa rescousse, lui évitant ainsi de perdre la face. Il s'éclaircit la voix, puis, d'un ton solennel, demanda à Édouard de se lever :

— Édouard, tu as ma bénédiction pour épouser ma fille.

Ils scellèrent cette promesse d'une poignée de main. Folle de joie, Charlotte sauta au cou de son père.

— Merci, papa.

Joseph, un peu surpris par ce débordement d'affection, lui tapota maladroitement le dos. En croisant le regard de sa femme, il savait qu'il allait se faire admonester. Il avait pris cette décision spontanément, sans en discuter avec elle. Aussitôt, il se rebella intérieurement. Après tout, c'était lui le chef de famille. C'était à l'homme de décider ce qui était bien ou non pour ses enfants. Il n'avait pas de comptes à lui rendre. Qu'elle s'occupe de sa cuisine et lui, du reste. Point final!

Esther et Anna décidèrent que les épousailles auraient lieu au printemps prochain. Bien que Charlotte aurait préféré que ce soit plus tôt, elle s'abstint de tout commentaire et accepta la décision. Maintenant qu'Anna était encline à croire que sa fille n'avait commis aucun péché mortel, elle ne voulait pas raviver ses doutes à ce sujet.

Le lundi suivant, Édouard commença son travail d'ouvrier au pont de Québec. Il s'était réveillé tôt, à la fois nerveux et excité

à la perspective de cette première journée. Il avait hâte de suivre les traces de son oncle et d'apprendre le métier. Il commencerait au bas de l'échelle, mais cela ne le dérangeait aucunement, car il savait qu'il allait gravir rapidement les échelons.

Chaque jour, Charlotte attendait avec impatience qu'Édouard revienne du chantier. Pendue à ses lèvres, elle se délectait de ses paroles quand il lui racontait sa journée. Ses yeux amoureux étaient pleins d'admiration quand il lui expliquait le métier de monteur d'acier. Cela l'impressionnait au plus haut point d'apprendre qu'il devait grimper sur le pont pour boulonner et souder les grosses pièces de métal. Fascinée, Charlotte l'imaginait alors tout en haut de la mégastructure.

Les jours se succédèrent ainsi, puis, un soir du mois d'août, Charlotte fit remarquer à Édouard que l'été tirait à sa fin.

— Je vais m'ennuyer de nos veillées sur le balcon, lui avoua-t-elle, attristée.

— Moi aussi, lui répondit Édouard en lui donnant un baiser sur les lèvres.